

SUR LES PAS du « NOUVEAU SINGE PELERIN » de RENE ETIEMBLE (Gallimard, 1958)

Que savons-nous de la vie des homosexuels en Chine ? Précisons d'abord que ce n'est pas le sujet ni, de loin, l'unique question de ce livre qui n'en offre pas moins des observations et même des solutions d'un bon sens, d'une mesure exemplaires. Comment négliger, de propos délibéré et impunément, la vie, le travail, l'avenir d'un peuple de 600 millions d'hommes ? La magie de l'exotisme est toujours opérante mais nous n'avons que faire d'une Chine de pacotille. Le témoignage d'Etiemble, titulaire de la chaire de littérature comparée en Sorbonne, est d'un esprit libre et courageux. Sinologue, il sait de quoi il parle sans négliger les travaux des autres sinologues tels que Waley, Duyvendak, Demiéville, Derk Bodde, R. Wilhelm.

Tong Yeou-Ki ou Le nouveau Singe Pèlerin est le récit du voyage qu'il fit en Chine en mai et juin 1957, à la tête d'une délégation d'intellectuels français. Esprit ouvert, l'auteur n'est « engagé » ni envers Washington ni envers Moscou. Il espère que, en présentant un livre de bonne foi, les Chinois lui sauront gré de ne pas chercher à faire carrière dans le zélotisme ». Que pense-t-il du régime ? Son jugement rejoint sur ce rare point, celui de Simone de Beauvoir, dans La longue marche : aujourd'hui, et les choses d'Asie étant ce qu'elles sont, les seuls communistes veulent sortir la Chine de la crasse, de la misère et de l'avilissement où les impérialismes d'Occident s'ingéniaient à la faire croupir, pour le seul bénéfice d'une dynastie bancaire ». Non certes, la Chine n'est pas un paradis ; il lui faut s'enrichir et se libéraliser ; mais si l'on considère avec impartialité d'où elle vient, où elle va « on ne peut guère contester que l'actuelle dictature ne soit, de beaucoup, pour le peuple du moins, la moins mauvaise de toutes celles, militaires, civiles, ou mandchoue, dont il pâtit depuis un siècle. » (Etiemble. Hygiène des Lettres, tome III, p. 95).

L'auteur se demande un peu plus loin pourquoi « l'auteur célèbre des pages du Deuxième sexe à la gloire de Lesbos et de l'article Sade au dictionnaire des Écrivains illustres, tout à coup joue les conformistes. Tout cela afin de rester dans la ligne officielle d'une idéologie, d'un parti... La simple vérité est-elle si méprisable, trop naturelle pour être édifiante ? Etiemble poursuit : « Zélotisme encore, et moins excusable, quand Mme de Beauvoir déblatère contre l'homosexualité qui souillait la Chine féodale... ». Pour défendre le socialisme, à quoi bon dénigrer l'érotisme chinois qui traite « avec une sage indulgence et le saphisme et la pédérastie - (p. 98), pourquoi condamner ce qu'on appelle pompeusement l' « antiphysis » (autrement dit : la contre-nature), et se déguiser vers la cinquantaine en dame patronnesse communiste ? (p. 99). Souci de vérité, de justice chez l'auteur, qui, en parfait humaniste, ce nom si mal porté aujourd'hui, n'hésite pas à proposer en exemple à la jeunesse T. E. Lawrence, autre Arcadien qui, après la gloire, vécut les dix dernières années de sa vie comme simple soldat dans le silence où vivent peut-être les meilleurs d'entre nous.

Le voyageur applaudit au peuple chinois qui a enfin compris qu'il fallait d'abord, sous peine du pire, faire beaucoup moins d'enfants » (Le nouveau Singe Pèlerin, p. 32.). A ceux qui veulent l'éblouir de transcendance et d'immanence Etiemble répond, « avec les ministres chinois, que la Chine est pauvre, désespérément pauvre, et que si la prolifération continue, tout finira en catastrophe ».

Souhaitons que la Chine se hâte d'offrir au monde les trésors des grottes de Touen Houang aux peintures que seuls des Chinois pouvaient photographier librement, que le patriotisme chinois ne s'égaré pas en chauvinisme culturel. Nullement insensible à la beauté féminine, aux rares toilettes, il note avec joie : « Gainée de velours bleu, longue robe chinoise piquée d'une rose rouge, l'annonceuse, parfaitement belle, parle un pékinois aux tons si bien modulés que c'en est une délectation sensuelle, intellectuelle, et laisse jouer entre les pans du k'i-pao une jambe très bien galbée » (p. 287). Au cours d'une réception à Pékin chez un sinologue indien « de très belles Indiennes (il est pour moi peu de femmes d'une beauté à la fois plus évidente et plus grave que celles de ce pays), (p. 315).

Qu'en est-il de la morale sexuelle ? Avant même d'arriver en Chine, l'auteur était au fait du puritanisme chinois et à la veille de quitter la capitale pour la province, il regrette de tout ignorer, des Pékinoises. « Même dans le parc du Palais d'Été, tout juste si nous avons vu un couple de jeunes gens chercher la solitude ; Peu de lèvres maquillées. Un négligé qui décourage le désir ; la Chinoise ne rêve que d'union légitime et de production socialiste. » (p. 62).

Que dit la presse officielle ? « Si j'en crois le « Kouang min je pao », qui signale qu'une très grande part des mariages conclus – plutôt que célébrés – en 1955 et 1956, se sont déjà résolus en divorces, les relations conjugales, les seules avouables ici, doivent donner de piètres joies. On se marie au petit bonheur, au grand malheur ; on divorce à l'aveuglette. Conclusion du journal : rendez plus coûteux le divorce. Mesure assurément des plus démocratiques (celle même qu'on prit en Russie soviétique). J'en conclurais plutôt qu'il faut traduire en chinois et gratuitement distribuer à tous les citoyens de seize ou dix-sept ans Le Mariage de Léon Blum et l'essai de Verrier Elvin sur Les Muria et leur Ghotul. (les Temps modernes en publièrent des fragments). » (p. 63).

Etiemble rappelle, sans ironie cette fois, que dans l'esprit de Marx, le socialisme devait affranchir l'homme et lui préparer les conditions matérielles d'une liberté vraie, sexuelle en particulier. . Hélas... La norme, le rendement, voilà leurs valeurs suprêmes. On nous a déjà répété une bonne demi-douzaine de fois que le Président Mao a supprimé la prostitution. Oui, mais par quoi l'a-t-il remplacée ? »

N'y ayant plus de prostituées, et la liberté de mœurs ne se portant pas bien en Chine, on conseille au jeune d'attendre chastement l'âge d'homme en ne se mariant que vers la trentaine. Croient-ils donc tous qu'il soit bon de vivre dans la continence les années précisément de plus grande vigueur charnelle ? Mais il y a plus : « Au rythme actuel, la Chine comptera d'ici vingt ans de 930 millions à un milliard au moins d'habitants, et 10 milliards d'ici cent ans. D'après le rapport du vice-premier ministre, M. Li, la Chine ne peut créer chaque année plus d'un million d'emplois nouveaux. Si la population continue à croître de 2 à 3% – et ce sera le cas si nous ne parvenons pas à gouverner les naissances – il faut compter que 10 millions de Chinois deviendront chaque année chômeurs. Si nous ne mettons pas un terme à cet accroissement de la population, le peuple ne doit pas espérer obtenir jamais un niveau de vie plus élevé. Au contraire, il lui faudra vivre plus mal que maintenant. » (p. 304-305).

Nous n'avons pas fait le tour des maux que prépare la surpopulation en Chine et ailleurs. Avons-nous si mauvaise mémoire ? L'Europe était surpeuplée en 1930. Certains pays préparaient la revanche en vue d'obtenir l'espace vital » que les traités leur déniaient. Si l'on ne rationalise pas la production de l'homme lui-même comme on commence à la faire pour son travail, on aura la guerre. (Bergson : Deux sources de la morale et de la religion). Les Chinois ont compris qu'à temps nouveaux il faut valeurs nouvelles ; que le « croissez et multipliez » devient chez eux meurtrier. Malgré son optimisme, l'auteur s'interroge : n'est-il pas trop tard ? Ils seront forcément un milliard d'ici trente ans. La conclusion de Bergson s'impose-t-elle ? « Laissez faire Vénus, elle vous amènera Mars » ?

La nécessité, officiellement reconnue, du contrôle des naissances entraîna la mise en place du système anticonceptionnel : l'organisation d'expositions. « Feuilles volantes, brochures, devantures de pharmacies, diagrammes, projections, cinéma, tous les moyens sont mis en œuvre pour diffuser dans le peuple les connaissances indispensables : les pratiques à la fois efficaces et inoffensives » (p. 340).

Aux questions précises de l'auteur sur le succès de la campagne il ne reçut que des réponses évasives : « Il n'y a rien d'urgent ; nous n'attendons pas de résultats prochains. Les vieux résistent et parfois les paysans ». Quoique le gouvernement refuse de donner aux pères de familles nombreuses la plus chétive des allocations familiales, les marmots pullulent. L'appareillage anticonceptionnel ne suffira pas non plus. Une autre solution s'offrait, la stérilisation encouragée par les autorités. Mais si ces « activistes » d'un genre nouveau restent peu nombreux ? « Faut-il compter sur les effets lentement efficaces des explosions thermo-nucléaires, sur les retombées de pluies nocives aux chromosomes ? » (p. 381). Sinon les menaces de famine se préciseraient. Dans un article du Jen min je pao du 14 mars 1957, M. Tchong Houei-lan voudrait limiter à 700 millions d'hommes la population de la Chine mais se demande avec raison si les jeunes gens sauront « exécuter les sages directives du Président Mao sur le contrôle des naissances ». Nous savons déjà que la prostitution est interdite. Que faire des garçons entre quatorze et vingt-huit ans ? La réponse d'Etiemble est dans l'ordre des choses. Aussi mériterait-elle quelques développements. La voici :

« Rien que pour maintenir aux environs du milliard la masse chinoise, il faudrait édicter des lois rigoureuses, originales, férocement sages, capables de corriger un siècle et plus d'inconscience : quelque chose comme une religion qui réhabiliterait les rapports homosexuels, et ferait de la procréation une souillure dont accepteraient de se rendre coupables un certain nombre de couples qu'on isolerait en communautés conventuelles; disons le mot : en couvents (...). Mao ne peut ignorer que les travaux de Vénus préparent ceux de Mars, et que le socialisme ne fait pas de miracles : socialisme ou non, la terre chinoise ne peut nourrir ni cinq, ni trois, ni deux milliards d'humains. Entre ces fruits par milliards, ces fruits maudits de ventres par trop féconds, et celles des cent fleurs (1) qui survivent il faudra pourtant choisir. Sera-t-il le Moïse d'un nouveau « Décalogue », celui qui conviendrait à l'Asie des moussons ? Souhaitons-le. » (p. 382).

Les dernières lignes font apparaître que l'auteur est conscient de l'ampleur de l'aspect éthique du problème. Quelle serait la morale du mouvement qui aurait certains caractères d'une religion ? Ses composantes ne devraient-elle venir que d'Asie ? Car le moraliste actuel pourrait aussi s'expliquer par l'héritage culturel. Le confucianisme, en effet ne fait ni à l'amour, ni à l'érotisme, ni à la volupté, la place qu'ils occupent dans toute vie harmonieuse. La tradition chinoise est néanmoins riche en contes libres, autant au moins que le Kin p'ing mei. Cette charte, cette nouvelle éthique vit-elle le jour, que pouvons-nous espérer de ses effets sur la civilisation d'Occident ou sur celle que le recteur de l'Université de Chicago appelait « notre inculture nationale » ? Combien d'années leur faudra-t-il, aux paysans, pour comprendre que toute vie excédentaire est en Chine gage de mort ?

(1) Appellation métaphorique désignant la campagne de libéralisation culturelle amorcée en 1955 et partiellement endiguée par le gouvernement à cause de la virulence des critiques à l'adresse des dirigeants.

Arcadie n°68/69, Jacques Mansert, juillet/août 1959